

LES MARTYRS DE MONTJUICH À LONDRES...

Nous avons assisté hier à une des réunions les plus touchantes qui aient eu lieu depuis l'existence de l'Internationale. Les braves et courageux compagnons espagnols que l'on avait torturés à Montjuich et, plus tard, soumis à Ceuta à toutes les souffrances du bagne - ces dévoués amis que nous croyions enterrés vifs, étaient avec nous, à Londres, dans le club communiste allemand.

Tous aussi bien portants qu'ils peuvent l'être après ces quatre années terribles, - tous pleins de courage d'esprit et plus dévoués que jamais à la Révolution sociale, depuis qu'ils ont su, par leur propre expérience, comment les bourgeois, les militaires et les prêtres traitent les travailleurs, quand ceux-ci s'insurgent tout de bon.

Il fallait des efforts suprêmes pour ne pas fondre en larmes en voyant ces jeunes visages pleins d'énergie et d'intelligence et en entendant dire: «*Voilà Juan Ollé. Pendant cinq jours il fut fouetté par les bourreaux. Cinq jours de suite, nuit et jour, ils le forçaient à coups de trique à marcher dans sa cellule, lui demandant qui avait jeté la bombe de Cambios Nuevos, jusqu'à ce qu'il tombât, épuisé de fatigue, sur le plancher*». Les larmes jaillissent et le cœur se remplit de fureur, en regardant ce visage plein de bonté, de douceur, fait pour aimer, pour être aimé.

Voilà Vilas, Vilella, Pons-Vilaplana. Tous trois, ils furent condamnés à mort; tous trois, ils furent mis dans la chapelle ardente afin d'y passer les dernières vingt-quatre heures de leur vie. Ne fallait-il pas que les inquisiteurs rapportent aux gredins du gouvernement qu'ils avaient découvert celui qui avait fabriqué la bombe? On prit donc Pons-Vilaplana. Avec sa blouse, il pouvait passer pour un forgeron.... Donc, «*c'est bien lui - disaient les tortionnaires - qui a dû fabriquer l'engin*».

Au dernier moment, sa famille fait cependant une démarche suprême a Madrid. Elle y envoie son certificat d'études de l'école des arts et métiers qu'il avait obtenu comme tisserand. Jamais il n'avait été forgeron. A la fabrique où il travaillait, il avait été contremaître tisserand... Il est aussi prouvé que les deux autres, qui passent leurs dernières heures dans la chapelle ardente, non plus n'avaient travaillé le fer. Ils étaient ouvriers en mosaïque!...

On s'émeut à Madrid du scandale qui pourrait en résulter et l'on s'empresse de télégraphier: «*Commuez la peine en vingt ans de travaux forcés*» - et ils sortent de la chapelle: Pons et Vilella tout heureux; quant à Vilas, il avait gardé tout le temps sa tranquille sérénité. Lui, il avait pris son parti: «*Tu la paieras cher, celle-là*», avait-il dit au bourreau.

Voilà Mesa, Caüs, Sala, Melich et plusieurs autres. Ils avaient passé trois semaines au cachot, avertis chaque jour que demain ils seraient envoyés au *Numéro Zéro*, c'est-à-dire à la torture. Trois semaines dans cette attente!

L'un avait aiguisé avec un morceau de verre sa cuiller de bois, pour se percer la gorge avec cette arme au moment où ou l'appellerait au *Zéro*.

L'autre avait préparé une viande empoisonnée pour l'avaler au même moment. Le troisième avait déjà avalé le phosphore de trois boîtes d'allumettes et se trouvait trois jours entre la vie et la mort... Tous préféreraient mourir sur-le-champ à la torture sous laquelle ils ne pouvaient même pas se nommer eux-mêmes auteurs de l'attentat, comme Ascheri, comme Molas, comme Alcina, Nas, Nogues, tous fusillés pour un pareil aveu. Le quatrième de ce groupe avait aussi pris son parti. Profitant de sa force herculéenne, il sauterait au cou du premier qui viendrait l'appeler au *Zéro* - et on ne lui ferait lâcher prise qu'avec une balle dans le cœur.

Il manque encore parmi eux Callis, auquel on avait mis le casque, - lui serrant les os du crâne, tirant en

bas la lèvre, mutilant le visage et le cerveau. Sous prétexte qu'il était mêlé à une autre affaire, on l'a retenu au bain, et ce n'est qu'il y a trois jours que l'ordre fut donné de le mettre aussi en liberté.

Il manque également Sunyé et onze autres, auquel le gouvernement espagnol, pour les mettre hors d'Europe, a payé le voyage, à eux et à leurs familles, jusqu'au Mexique et à Cuba, et qui sont en ce moment en route.

Ils avaient subi la torture du feu et des organes génitaux et pouvaient montrer aux docteurs européens le résultat des tortures de l'inquisition bourgeoise.

- *«Et Portas, l'inquisiteur en chef, vit-il encore?»* demandent les compagnons à ces récits.

Oui, mais il finira comme ce juge allemand qui condamna Reinsdorf et en devint fou. Se croyant chaque jour en butte à un attentat anarchiste, il en perdit la raison et finit ses jours dans un asile d'aliénés.

Portas rode de ville en ville. Dès qu'il a disparu d'un endroit, la presse espagnole met en grosses lettres: *«Où est Portas? Cherchez Portas!»*. On finit par le découvrir, on le désigne aux habitants. Les cafés se vident dès qu'il y entre; les propriétaires des hôtels le prient de s'en aller, puisqu'ils ont été avertis. Chaque marchand de tabac et chaque cafetier sont avertis de même. Personne n'achètera rien chez eux, - ils seront boycottés, - s'ils osent vendre quoi que ce soit à Portas. Il finira comme un chien enragé. Car il ne peut y avoir de prescription pour ses crimes. L'humanité crie vengeance contre cet homme.

Quant à Marzo, le juge, il est déjà mort, criant dans un accès de rage pendant son agonie: *«Ce n'est pas moi! Je ne suis pas fautif des tortures contre les anarchistes!»*. Les Furies le poursuivaient jusqu'à son dernier soupir.

- *«Mais c'est l'Inquisition que vous rétablissez?»* lui dit Tarrida del Marínol, appelé devant lui et averti que demain il irait au Zéro.

- *«Mais oui Monsieur, répondit Marzo. Ne voyez-vous donc pas que la sainte Inquisition revient en Espagne à pas gigantesques?»*.

Oui, elle revenait, à pas gigantesques.

Mais, gloire à nos camarades espagnols qui ne se sont pas laissés atterrer par cette perspective. Pendant quatre ans ils n'ont pas désarmé un seul jour: ils ont harassé, remué tout; forcé les indifférents de la bourgeoisie, de la presse, de la politique à intervenir; ils ont remué l'opinion publique; ils ont converti, - ils ont menacé! - sans relâche. Ah! si les Russes en avaient fait autant - en Russie! Schlüsselbourg serait vide en ce moment et les régions arctiques ne seraient pas peuplées d'exilés.

Gloire à nos compagnons espagnols d'avoir mené cette campagne. C'est à eux que les enterrés vifs de Ceuta doivent leur retour à la vie.

Gloire encore aux camarades français, belges, anglais, américains, allemands, qui ont su forcer leurs indifférents - leurs littérateurs, leurs politiciens, leurs publicistes à intervenir, et ont inauguré cette campagne de presse qui a fini par aboutir.

Gloire enfin à ceux du peuple espagnol en général, qui ont soutenu nos camarades dans cette lutte, qui les ont appuyés de leurs sympathies et de leurs efforts - et qui, en apprenant que nos martyrs allaient être mis en liberté, leur témoignaient par mille petites attentions leur bonheur de les savoir bientôt libres!

Pierre KROPOTKINE,
le 7 mai 1900.
